

# « Quand on a une langue on peut aller à Rome »



Vertiges

JEAN YVES COLLETTE EDITEUR

Giovanni Paulolo Panini (1691-1765),  
*Image fantaisiste du Panthéon et d'autres monuments de l'ancienne Rome* (1737), collection Samuel H. Kress, Musée des beaux-arts, Houston (Texas), États-Unis.

## « QUAND ON A UNE LANGUE ON PEUT ALLER À ROME »

### LETTRES 1

*donnez-moi des couleurs plus pures  
dans cette langue comme des ondes qui  
désagrègent même le roc donnez-moi du  
neuf de la vitesse dans cette langue*

*donnez-moi votre aide sur le sable je me  
traîne je ne pourrai jamais pousser le temps  
donnez-moi des siècles dans cette langue*

JACQUES ROUBAUD

Rome, le \*\*\*

Cette pensée fut la première, lors de mon arrivée à Fiumicino : « Mais n'a-t-on pas déjà trop écrit à propos de la ville ? » Oui. N'est-il pas tout à fait déconcertant de penser que peut-être on aurait trop écrit sur la ville ?

Il me semble cependant que celle-ci n'en permettra plus autant. Ville du meurtre (cette vieille histoire des frérots malcommodes), du viol (celui de leur vestale de mère que l'on met à mort pour sa « faute »), de la lamentation, ville de cris et de divers dialectes, là pourtant – c'est bien connu – où commenceraient le Temps et l'Histoire, voire là où s'élaborerait le Sens. Ce n'est certes pas le moindre paradoxe d'un Empire dont le plus grand historien et non moins célèbre orateur a jusqu'à son nom pour signifier l'inexprimé, le sous-entendu, le non-dit. Il est vrai que de son style on a écrit qu'il était d'une extrême concision, « allant parfois jusqu'à la suppression du verbe », lui-même alors non moins *tacite* ni muet.

Mais quand, au centre d'une ville, un fleuve prend le nom de son premier noyé (Tiberinus, roi d'Albe qui périt dans l'Albula, fleuve *blanc* jusque-là...), pourquoi la cité n'aurait-elle pas droit à ses excès et au multiple ? Rome est ouverte et découronnée – qu'on pense au forum, au Colisée, à la ville elle-même au centre de ses collines ; découronnée, alors comment ne pas déjà évoquer Babel, décapitée ou plutôt jamais close contre le ciel qu'elle vise et menace ?

J'aime bien, tu t'en doutes, quand Michel Serres, sans pour autant identifier nommément le procédé, compare Rome à une anamorphose ; il dit « ramassis », hésitant selon l'angle entre une marine, une femme nue ou d'autres scènes. Aucun doute, c'est la ville aux mille angles. Aucun doute, et tous à la fois. Rome n'en permettra plus autant. Ne t'ai-je pas déjà trop écrit sur la ville ?

Je t'embrasse,

N.

Rivière-Blanche, le \*\*\*

Rome, ce qui se laisse apercevoir à travers ta lettre, tes phrases posées là sur l'Histoire, ses vestiges, Rome, ville ou langue, comment voir d'ici, de ce lieu figé, quand la neige recouvre jusqu'aux moindres débris de mots ? Ici, plus aucun ordre dans le désordre, plus de mythes qui résistent, plus de couleurs ni de figures. Ici, l'anamorphose a définitivement cédé au repentir. Pour tout paysage ne subsistent que les nombres, leur abstraction blanche.

Seule la mémoire distingue encore, dans la matière, certaines nuances. Elle emprunte au passé – faut-il dire « tradition » ? –, l'adolescence, oui, les interminables soirées où, la nuque penchée sur ces périodes étranges, je devais déchiffrer une syntaxe de conquêtes. César, ses campagnes, sa folie du pouvoir. Rome, ville ou langue sonore, baroque, moderne – Babel, dis-tu, et pourquoi pas New York ? – avec ses dorures et ses flamboiements. Rome, déjà soumise à sa décadence.

Ville ou langue, dans le transfert du temps comme de l'anecdote, ces temples, monuments et jardins, la chaleur et les chats, tous les chats du Colisée, la luminosité latine sur la blancheur des draps, le vacarme par la fenêtre ouverte, les foules colorées et rieuses, souviens-toi de cette chambre où nous ne serons pas allés. Peut-être est-ce là que je t'attends, dans le rappel d'une fiction où je puisse te retrouver...

Écrire la ville, trop. Écrire ces cités inconnues qui se laissent imaginer hors des tempêtes et des grands froids. Car les villes ici s'estompent, elle disparaissent silencieuses et désertes : on ne les entend plus. Fin décembre, il me reste alors à rêver Rome, ville et langue, jusque dans le partage des jours qui nous tiennent éloignés, ces jours dont je fais, impatiente, le décompte.

Oui,

L.

## HYPOTHÈSES

*la langue y manque de langues, nous n'avons pas quinze mots pour le vieux rose*

MICHEL SERRES

**une langue**, une matière parfois, une viande de trop entre les dents, une voix, échappée, un goût de chat, une langue laïque, presque laïque, de cette grotte, une matière sans verbe parfois, une lampe exacte jusqu'aux dents, jusqu'au blanc, une voix, immobile et vertige, de feu, une hypothèse, oui, une.

**deux.** rapides qui font une scène, rouge toujours, ou plus lentes, tantôt avalent tantôt autrement gonflent, éclatent tout près des lèvres. deux comme on dit du sens qu'il bâille, qu'il plaisante, de la pièce tombant face contre table, dès qu'elle a joué l'autre, sans croire parfois. deux, mais quand on la dit seconde, elle est toujours maladroite, encombrée. deux, père et mère, elle partage les glottes, syntaxe et rythme, la voilà qui hésite, bute contre les nombres. on l'abandonne alors à sa friction.

**trois.** et l'italien encore, « pour parler au pape », soutenait Charles Quint. Rome absolument, même chrétienne, baroque, même bien pendue. trois aussi pour la difficile géométrie du désir : triangle, sang et flamme, forme et mobilité, si la troisième déjoue l'addition (deux et une, les parents l'enfant, quand elle cherche les dents entre les angles). d'autres y reconnaissent *celle des oiseaux* qui, en alchimie, célèbre l'image. rêve de la figure parfaite. en avoir ou non le don.

**quatre.** carré de langue comme on dit d'agneau, sacrifice contre la mort païenne. imaginons-en jusqu'à l'os, mineur mais définitif, unique et fragile, en plein centre d'abord, au cœur même du tangible, puis qui se divise, horizontal, « ramifie », dit-on, ne l'en laisse pas moins large, souple : une arme vraiment, définitivement mineure, l'outil, l'instrument, la petite chose, véritable objet du désir : *wish, wish!* imaginons que ça parle, que ça lèche, gruge dans le terrestre, que ça signifie, magie spatiale, cadre et cercle, rature, rature.

**cinq.** sixième pourtant, cachée celle-là, secrète, mais aussi mobile que la tête ou la main, plus arrogante certes que le pied, obscène peut-être. la langue (lance et fouet certains jours, certains jours bille dure humectant les lèvres – en cela semblable au sexe qui plus souvent en figure le centre) est une affaire grave qui n'a cependant pas qu'une seule couleur, si indécise soit-elle au matin : travestie elle ose ce qui ne la retient plus, sans certitude quant à sa vérité. on la voit alors abandonnée à ses fous rires.

**six.** aux meilleurs jours la couleur en est passée et moderne à la fois : comme si tout était dit désormais, comme s'il ne restait que cette astuce pour confondre le blanc et le rouge : rose et « vieux », précise-t-on d'elle s'il s'agit de l'envelopper d'une robe légère ou d'un tissu abat-jour. cette installation pourtant ne semble pas aller de soi. aussi quand alors en tous sens elle s'agite, broyant l'air et les salives, attirant les regards, on croirait l'« œuvre au rose » tant son mystère est impénétrable.

**sept.** étrangement elle tourne sur son socle. elle danse ainsi on dit que se taisant elle parle, elle prend la pose, change sept fois de voile, elle change et claque un signe secret, favorable vraiment, bouge et bouge, sans s'arrêter elle danse elle prend la pose on dit pourtant que muette elle parle, mais qui croirait jamais au sens bien pendu en en voyant enfin au creux, là où la chair s'accroche au mouvement, l'étonnante gymnastique ?

**huit.** « Le septième ancêtre est le maître de la parole, mais le huitième est la parole elle-même ». verbe et sperme ce nombre pair, il donne la cadence, insiste, trop insiste et s'enroule de même qu'une spirale de cuivre rouge pour éclairer le monde, une lampe d'os et d'huile, une spirale pour éclairer le monde, verbe et sperme il s'immole comme figure de détresse pensant sauver le monde, puisque couché à l'infini l'homme, à ce qu'il croit, est huit en son squelette, double volute et pourtant seul avec ses symboles, ses vastes chimères.

**neuf.** aussi le chiffre de Béatrice, car n'y a-t-il pas, boucle et ciel, une langue de l'amour, une langue qui, effet de vertige, tombe de son socle, de ses cycles bien huilés ? on la reconnaît également à l'invraisemblable forme des couronnes et pourtant on ne la reconnaît pas tant elle erre, se dépouille jusqu'à la nudité, l'ascèse : boucle et ciel chez Dante, divine comédie, le chiffre aussi de l'immortelle Béatrice.

**dix.** enfin la poser, légère aux dents, la reposer dans un souffle, tendre et chaude : ne jamais oublier qu'elle réunit dix-sept muscles et que, recouverte de peau douce, elle a un frein ; tuyau, cuiller, râpe, lasso, lécheuse, langue est un mot courant du dictionnaire : la langue, tout compte fait, est un organe situé dans la bouche, mais s'en souvient-on quand elle vient à manquer ? que faire à ce moment précis ? certains, certaines disent « provision ». les doigts deviennent langues, les doigts s'ils bougent, rient, grimacent ou boudent : on parle alors avec ses mains.

## LETTRES 2

*Or qu'arrive-t-il au langage par la langue?*

MICHEL DEGUY

Rivière-Blanche, le \*\*\*

« Quand on a une langue, on peut aller à Rome »... Tu te souviens de cette réponse d'une analphabète à Marguerite Duras qui lui demandait, en entrevue, s'il lui était difficile de vivre à Paris, de s'y déplacer?... L'impression que tu es parti avec la langue, ce vertige qui a pris peu à peu corps dans notre petite histoire. Que signifie le mot *langue* quand, figé dans l'encre mauve, il perd sa sonorité humide, mouillée? La lettre, cette lettre comme toute autre, incapable de produire de la voix, n'est-elle pas toujours un objet mort, la trace d'une distance impossible à combler entre les bouches?

Paradoxe : je vis de cette accumulation de signes sur le papier transparent. Peut-être, au fond, est-ce que je t'écris davantage pour moi que pour toi, pour me convaincre de ce fait ultime : que tu existes encore hors de mon imagination, qu'ailleurs tu marches, bois, ris et manges. Je pense à ce que doit être une très longue absence, l'exil ou la guerre, lorsque, mois après mois, l'amour est laissé au hasard du courrier. Les journées qui prennent sens de ce hasard même : revenir vite à la maison après le travail, se retrouver devant la boîte vide, douter de l'autre, de son oubli, se rabattre sur la lenteur du service, recevoir les lettres dans le désordre, craindre que certaines ne soient tombées entre d'autres mains, lire et relire chaque paragraphe, chaque phrase, jusqu'à pouvoir les réciter de mémoire. Et passer des heures à la correspondance, choisir ses mots, sa ponctuation pour être sûre d'en rendre les intonations justes, les silences, les connotations...

La lettre en ce qu'elle est déjà du texte. En ce qu'elle s'écrit dans le jeu de la fiction et de la plus banale intimité, du littéraire et du réflexif, d'une durée tout éphémère. Une écriture qui ne soit pas écriture. Ne peut-on pas voir, dans le retour actuel à la lettre comme « genre », le besoin que nous avons d'une modernité archaïque, calquée sur le geste de la main ?

L.

Rome, le \*\*\*

Même ici, où cette langue que je t'aurais dérobée m'est à mon tour chaque jour un peu plus escroquée, je me rappelle qu'elle s'appelait Germaine Roussel cette analphabète et qu'entre tous, elle savait reconnaître le mot « lilas » à ce qu'il serait *presque haut comme il est long*. Ne savoir ni lire ni écrire quand on s'appelle Roussel, il me semble que c'est doublement consternant, non ?

Ces derniers jours, j'ai repensé à Goethe qui n'aurait écrit son *Voyage en Italie* que vers la fin de sa vie, relisant son journal et les lettres qu'il avait alors écrites à des amis. Selon Hervé Guibert – dont j'ai apporté avec moi le livre sur la photographie, ne serait-ce qu'afin d'essayer de comprendre pourquoi, encore une fois, j'en prendrais si peu –, journal et lettre seraient deux écritures d'une même texture, d'une « même immédiateté photographique ». « D'une durée tout éphémère », m'écris-tu, et il te répond : « C'est la trace la plus récente de la mémoire, et c'est à peine de la mémoire... c'est de l'impression, presque de l'instantané ».

Tu vois bien à quel point on me pille ! qu'il ne me reste presque plus, pour te répondre, que la langue des autres !

Songe à Goethe. Conserve bien les lettres. Attends avec moi la fin de ma vie.

Patiemment,

N.

P-S. : J'ai finalement fait deux photos : la première, prise du haut de l'escalier de la piazza di Spagna, sera, je le sais, mal cadrée, la seconde, des jardins de la villa Borghese, voilée : il neigeait à Rome ce jour-là.

Le texte de Guibert s'intitule « L'écriture photographique ». Garde la pose, je t'écris !

J'ai reçu ta lettre du\*\*\* avant celle du\*\*\*.

Embrasse G. Sa bouche guérit-elle ? Parle-t-elle encore de Cuba ?

Prends garde à la rivière, et surtout qu'on ne s'y noie, les conséquences, qui sait, pourraient bien en être *romaines* !

## LA DERNIÈRE IMAGE

Qui retrouvera la langue, et quand.  
Quelqu'un dont le crâne sera coupé en  
deux par une douleur.

CHRISTA WOLF

### 1

La jeune enfant de la femme brune avale la poudre et sa langue éclate. Sa gorge aussi, et jusqu'à l'os creux entre les seins. Elle mange les cristaux et sa langue se fend, puis lentement, patiemment – comme on dit du corps qu'il est patient – elle n'a plus, là, de la blessure, que la marque de sa blessure. La jeune enfant de la femme brune alors la tire et me montre la ligne qui la traverse, lourde et blanche, du plus profond jusqu'au bout rose de sa grimace.

### 2

Blessée, dis-tu, la langue, blessée et pourtant rien ne se voit sauf quand l'enfant ouvre grande la bouche, ce qui reste du drame : cette fin d'après-midi où la mort serre de près, l'acide qui ronge, troue, la langue matière vivante jusque dans sa désintégration, l'enfant et la mère, témoin inutile, séparées par cette blessure, l'enfant muette, sa mère muette puisqu'il n'y a plus de prose possible pour cette douleur, plus de sens propre à une glotte qui éclate dans le soleil. La langue devient alors tissu fragile, aussi fragile que l'oreille ou la main.

### 3

Elle n'écrit pas, l'enfant de la femme brune. Elle n'écrira jamais – du moins le prétend-elle – mais déjà je lui parle de Rome. Je lui en montre la carte, lui énumère, une à une, les places et les collines. Étonnée, elle ouvre la bouche et j'y devine, une fois encore, la langue brûlée, jusqu'à l'os creux entre les seins. Elle sourit : « Je sais, je sais, dit-elle, quand on a une langue, on peut aller à Rome ». J'acquiesce, de la tête à peine. Elle n'écrit pas.

### 4

La main n'écrit pas. La main, dit l'enfant brune, ne veut pas écrire : ni souvenirs ni voyages, elle ne se souvient pas, la main, de cette guerre entre les dents, ne veut pas se souvenir, la douleur classée, à jamais classée. Écrire, quand les lèvres peuvent encore articuler *Rome*, quand la ville sonore éclate dans un rire, ce serait avouer qu'il est des maux dont on ne guérit pas, des cicatrices comme de lourdes menaces pour la voix. Écrire deviendra le projet de la mère, question de comprendre, malgré les drames, comment la langue mouille les draps.

### 5

Elle parle pourtant. Elle parle les mots justes qu'elle n'écrit pas. Elle rit aussi. Elle répète la moitié supérieure de ces mots qu'elle n'écrit pas : « La langue est un doigt désonglé, un canif parfumé que la trachée laisse et reprend, lance et reprend ». Elle dit et elle ne dit pas ; elle danse et elle ne danse pas ; elle voyage immobile, l'enfant de la femme brune ; elle circule, langue entière, entre ses joues intactes et les dents armées.

### 6

Les mots de l'enfant ne sont pas ceux de la mère, l'une trop près, l'autre trop loin d'une langue désormais insensible. L'enfant mime et joue, la comédie, elle force l'audace jusqu'à la perversion ou peut-être l'imagines-tu ainsi, cherchant au fond de sa gorge quelque troublante figure. L'enfant se moque, imite ce qui lui semble du style, tandis que la mère, retirée dans sa prose, cherche le point précis où la voix se casse : oui précisément cela.

### 7

Le métal aux dents comme autant de cailloux, elle avale les viandes sans vraiment les goûter, roses ou blanches les confondant, n'en reconnaissant ni le sang ni le gras ni l'os, la moelle à peine lorsqu'elle en mouille le pain. « C'est à cause de la poudre, dit la femme brune, c'est à cause de sa langue ». L'enfant, à la bouche comme autant de cailloux, écrase et broie, une matière parfois, une viande de trop entre les dents ; elle s'en blesse là où les salives, trop fortes, laissent des taches. elle grimace n'en reconnaissant toujours, malgré la douleur, ni le sang ni le gras ni l'os.

### 8

La mère parle, elle explique, trouve les causes. Dans sa bouche, la scène, celle-là même qui lui laisse encore un goût d'éther, de médecine. Ces images blanches, dit-elle, presque le deuil. La mère parle puis se tait, regarde l'enfant qui n'entend pas, trop absorbée, trop, qui mastique, l'air de dire : non je ne distingue pas les viandes, mais regarde je mange, regarde j'absorbe et je recrache, je trie les rouges comme toi les mots. Et pensive, la femme brune observe, à la dérobée, l'enfant brune soupesant déjà ses désillusions.

### 9

Je lui parle de Rome, mais elle ne pense qu'aux Antilles et murmure même : « Si je meurs à vingt ans, que ce soit à Cuba », puis « le soleil sur ma langue alors en noircira la trace, si bien que certains croiront y voir le continent ! » La jeune enfant de la femme brune se tait maintenant, mais la voix demeure qui inlassablement, à la façon du cœur qui revient, répète « si je meurs à vingt ans, que ce soit à Cuba ».

### 10

L'enfant se dit seule devant sa mort, loin de Rome et de ses plats exquis ; c'est que le soleil l'a brûlée vive cet après-midi où détruite par la langue, par le centre de sa langue, elle comprit que rien ne doit plus être attendu de la main, de son art délicat dont sont préparés les mets. Elle s' imagine seule à une table dévastée, qu'elle rêve de dresser face à la mer. Peut-être la dernière image possible n'est-elle pas celle du désastre.

### LETTRES 3

*Se demande :*  
*où attaquer la langue*  
*pour qu'elle rende l'os*

JACQUELINE RISSET

Rome, le \*\*\*

Sans nouvelles depuis six jours maintenant. Rome alors, n'en doute pas, ne peut plus être, ocre et bruyante, que l'entrée de l'enfer. Tout serait pourtant si simple si nous écrivions ces lettres ensemble, piazza del Popolo, et que nous nous les postions là-bas où ensemble encore, au retour, nous les lirions nous efforçant en vain de nous rappeler qui des deux aurait bien pu écrire cette phrase ou plutôt cette autre et riant fort jusqu'à la nuit parlant de style de poésie... ATTENTION : la langue manque !

Seul, j'ai commandé une poire, piazza del Popolo, le garçon m'a apporté une bière que, bien sûr, je n'ai pas osé refuser. Froide, j'en ai redemandé une autre, puis une dernière, peut-être deux. Ivre presque, j'ai pensé à Charles Quint, j'ai souri aussi me répétant que quand l'autre, trois fois, entend *birra* plutôt que *pera*, on ne peut pas encore espérer pouvoir « parler au Pape ». La langue manque. L'autre manque. Mais n'est-ce pas Tiberinus, le vêtement humide d'algues, qui vient tout juste de s'asseoir à la terrasse du Rosati ? En vain, car en décembre – se peut-il qu'il l'ignore ? – on ne sert pas sur la terrasse du Rosati. Sans nouvelles depuis sept jours : n'en doute plus, c'est l'enfer, du sable plein la bouche, de la caillasse sous les paupières, qui attend, ricanant, à la terrasse du Rosati !

J'ai marché le long de l'Albula, rendu à sa blancheur par la désertion de son noyé ; ta lettre du \*\*\* m'attendait au comptoir du Locarno. Et je n'y ai heureusement pas retrouvé mes mots : ni *grotte*, ni *mort*, ni *bête*, ni *danse*. Que les tiens, noirs et chantants, sur ce papier qu'on dit encore « oignon » : *chaleur*, *mémoire*, *folie* et, bien sûr, *fenêtre*. C'était bien ta lettre, écrite seule, mangeant une poire, buvant de la bière ou écoutant *Solid Colors*, de Liz Story. Que les tiens désormais pour contrer l'enfer en décembre. Demain j'irai aux catacombes de saint Calixte, j'y circulerai, me répétant à voix basse *chaleur*, *mémoire*, *fenêtre* et, bien sûr, *folie*. On dit que le temps, l'humidité, la fumée aigre des lampes y auraient laissé aux parois des figures où l'on peut parfois reconnaître une bête ou d'étranges rituels. Regarde : Lascaux à rebours ! le lieu du culte païennisé ! Un jour, c'est certain, nous viendrons ensemble y danser, chacun nos mots pour en imaginer exactement le rythme.

N.

Rivière-Blanche, le \*\*\*

Folle de joie. Trois de tes lettres me sont arrivées aujourd'hui. Lues et relues jusqu'à les savoir par cœur, comme si du sens pouvait s'ajouter à chaque nouvelle lecture. Comme si, à force de répéter mentalement les mêmes phrases, elle allaient se mettre à *parler*. Aussi, face à un miracle qui refuse de se produire, chaque lecture me laisse-t-elle un peu plus triste... Ambiguïté de tes lettres qui m'apportent bonheur et déception, me rapprochent de toi – pour mieux me faire ressentir ton absence des signes. Où es-tu maintenant ? Accrochés à la terrasse du Rosati ou au comptoir du Locarno, tes mots eux retardent, anachroniques, incapables d'évoquer le moment. Tiberinus le voit bien, qui, debout contre la mort, contre le poids de l'Histoire, continue à circuler dans la ville, à s'y rendre manifeste.

(Ici le silence, le froid, toujours. Mais la musique. Du chant, des opéras. *Madame Butterfly*. Moi qui n'ai pas de voix, j'écoute la Callas dont la présence emplit, traverse, déchire l'espace. Pendant des heures, j'écoute, étendue, les yeux fermés. Et un constat, terrible : aucune écriture ne saura jamais produire ça.)

Écrire ensemble, dis-tu. Mêler les figures, les mots. Je t'échangerai, en plaisantant, une ou deux chambres contre autant de grottes, certains désordres contre des alcools. Je laisserai dans ton style quelque chose de moi, quelques détails qui te surprendront, inattentif. Tu déjoueras sans doute mes images et elles prendront alors d'étranges résonances.

Écrire à deux : l'évidence tout à coup que rien ne nous appartient de la langue. Que nos mots – ce que nous nous amusons à appeler *nos mots* – nous échappent, apatrides et périssables. Faire du texte le lieu exact de notre dépossession. Ne plus calculer, ne plus prévoir. Ne plus justifier nos écarts. Sans responsabilité face au langage, donc sans culpabilité, aborder l'écriture comme une machine qui se passe très bien de nous : elle fonctionne seule, *seule*. Et on en vient à penser que Babel ne peut être qu'un phénomène vocal, n'existant que là où l'écho reste vivant.

(Y a-t-il des tours à Rome comme à Pise ou à Bologne ? Visite pour moi des tours, des donjons, des beffrois...)

L.

## MUSIQUE ! MUSIQUE !

*et je me suis mis à penser au langage sans*

*mélodie, au langage abandonné.*

MARCEL LABINE

### 1

j'aime la penser, bien avant Rome, cette ville cherchant son nom, cette ville qui se rêve et, sur une langue impossible, construit sa démesure. penser une tour, indécente – ne dit-on pas, en signifiant la levée : « érection » ? –, la confusion sonore, jusqu'aux cieux, le choc des voix, des matériaux, quand, dans la fatigue, on s'interpelle, on plaisante, on rit. Babel ne peut être qu'une cité baroque où la fantaisie devient possible, jubilante, où vue d'en haut la fuite creuse et, profonde, fait fosse, écho aux sons éloquents de sa ruine : c'est alors la fanfare jumelle de Babylone qui s'évertue.

### 2

il lui faudra apprendre qu'une langue ne résiste jamais à ses vertiges. elle lance pourtant le rampant vers le ciel ; mais pour le moment, Babel rit, seule en son noyau, sans se douter. c'est le privilège des fractions et elle se monte brique à brique sur des mots indifférents quant à leurs équivoques : pouvoir, parole, parade. rien ne lui semble impossible dans l'écho de sa tour regardant de si près son dieu. voilà Babel, une et joyeuse, car elle ne sait rien encore de la dispersion. « mais riront-ils, mon amour, souriront-ils seulement de cette tour que, dans les anciennes fumées et les aigreurs d'urine, nous leur montons ? »

### 3

cette folie, cette folie et son chiffre particulier, cette folie et sa représentation extrême, cela se voit, cela s'entend, un peuple – car il y a des minorités éternelles – livré à ses extravagances pour s'assurer d'une vague survie. pour crier peut-être : voyez-nous, dans le tumulte, gratter la porte des cieux toujours trop bas, jusqu'à l'effraction d'une langue qui implore le progrès parce qu'elle croit au pardon ; voyez-nous, dans cet espace épais du vide, disqualifier la pesanteur dans les exaltations et les écroulements. Babel, chambre haute et confuse, passe d'abord par l'oreille : elle crie, elle vibre comme elle rit, impénétrable et anonyme.

### 4

et si les villes se bâtissaient dans la frénésie, autour de figures qui, facilement lisibles, rassurent quant à leur cohérence : le rectangle des quais, les vallées peu profondes ou les plages rondes et blanches. pourtant ici, Babel fait son cinéma : elle se dresse, provocante, elle se montre. s'exhibe, à perte de vue, pour masquer sa fragilité. car de quoi cherche-t-elle à se protéger sinon d'une menace qu'elle sait sans cependant la soupçonner. Babel se construit sur le sable. déjà le sol bouge, oui, le sol bouge. et c'est, sans s'en douter, alors en la détruisant qu'ils s'élèveront vraiment, imitant l'Autre ainsi jusque dans son immémorial instinct du chaos. elle monte et creuse. monte et creuse.

### 5

elle prend la pose. elle revoit ses formes, une à une : le cône ou la boîte, tantôt arcs et tantôt angles, mais toujours cette gigogne subitement déployée ! Babel ou cet effet de réalité : une langue en met plein les yeux pour faire oublier qu'elle tremble, à sa base même. incertaine, indécise à la gorge, bégayante, c'est sur des ruses et des méprises qu'elle s'échafaude, articulant ses hésitations à partir d'un lexique où reviennent des mots, toujours les mêmes – ordonner, organiser, légiférer –, ces mots qui camouflent les trous d'une grammaire déjà urbaine, soumise à des rythmes discordants ; la bâtisse recommence le Monde !

### 6

une langue chaque jour se meurt, aussi désire-t-elle édifier haut et droit son dernier monument. il tanguait pourtant, certains déjà l'ont vu qui la prononçaient avec une folle attention. elle se meurt donc en riant, aux éclats, témoignage du désastre, ce qu'il en reste cependant : il lui faut avant tout faire taire la rumeur, car des voix, des bruits, amplifiés par l'écho – les chambres, ne l'oublions pas, sont encore désertes et froides –, montent de la foule. il y en a qui doutent que son style soit vraiment approprié, d'autres ont carrément perdu la foi en en constatant les angles et s'exilent vers l'Occident. il ne reste finalement à Babel, pour contenir le désordre, que des phrases impuissantes, que l'étonnante pesanteur de son élan.

### 7

précisément, ça parle pour ne rien dire : coupé du ciel au rasoir de leurs aines si grandes ouvertes chaque fois pour l'amour, le sens s'égaré et c'est certain maintenant : il faut une écriture de héros pour faire de la langue son propre débarras. des figures humaines alors se font et se défont, le peuple s'agite, se meurt, on le voit même sur la place risquer une danse et on s'étonne un peu de ces airs argentins si loin du continent. la musique pourtant s'infiltrer par la bouche jusque dans les muscles. que font les mots quand elle saigne sous les dents qui scandent maladroitement les deux temps de sa douleur, que font les mots quand tout les divertit ? sans doute s'exercent-ils à disparaître. ils semblent même déjà y consentir. on le sait, y mordre est parfois lourd de conséquences.

### 8

écrire *langu'* en bien marquer l'effraction la rupture en bien montrer ce que ça gifle et coupe de l'élan. écrire *langue* même lorsqu'elle s'effondre sous le petit martèlement des pas ou sous les coups de glotte de ton plaisir. inerte sur le sol inerte. ne dit-on pas qu'elle rend l'âme, mais à qui ? à quel destin ? qui sait vraiment ce qui aura lieu, qui sait si elle ne bondira pas enfin hors de l'ordre des meurtriers ? en voici, pendant ce temps, la grammaire, désarticulée, les phrases éparpillées soumises à l'usure de leur nouvelle folie que quelqu'un, en criant, nomme « ponctuation ! ». anarchie sonore : une langue se meurt et le peuple danse, rythmant du pied. faut-il parler d'accident ou de préméditation ? détruire, c'est reconnaître le hurlement qui l'habite, sa responsabilité dans les drames, les aveux, la déraison.

### 9

ce qu'il reste de voyelles – car n'y en a-t-il pas à chaque pensée ? – tombe lourdement dans les os (les plus friables surtout, ceux de la mâchoire, de la tempe, du genou) : reliques ou débris ? les jambes ne suivent plus, le rythme s'affaisse avec la voix qui psalmodie, juive et rose. et pourtant on s'abandonne à la souplesse de l'air comme à la grâce, on danse, on danse. entre les joues, mutilée et sanglante, juste ce qu'il faut de langue pour la grimace, pour le sourire, pour le baiser, car Babel ne connaît ni le deuil, ni le respect. quelque chose s'annonce là du carnaval : c'est un jour gras et italien sur les lagunes de Babylone.

### 10

une bien joyeuse catastrophe, en vérité, que cette ville de tous les océans, désormais anonyme et, dans la profondeur de chaque baie, se brisant contre ses vacarmes, tambours de peau, serpents – autant de nouvelles langues ! –, paillettes au sexe et fous rires. sans passé puisque sans mémoire dans la répétition, l'oreille s'abîme, décompose l'espace en petits morceaux, sonores, orchestre l'espace en petits morceaux, sonores, dont se saisit l'écho : on en entendrait pour peu l'impensable *Mélodie* ! c'est la fête, la dernière fête avant l'inévitable départ. musique ! musique !

## LETTRES 4

*Il m'est resté quelques débris de ta langue –  
de quoi créer une nostalgie*

LOUISE BOUCHARD

Rome, le \*\*\*

Revenir de Rome. Retrouver demain la langue. Ne plus avoir l'impression inlassablement de ne dire, trop simples, lentement articulés et presque toujours semblables, que des *mots d'enfant*, maladroits entre mes lèvres si peu italiennes. Il était donc peut-être normal que j'apprenne ici que l'étymologie latine *infans* avant tout signifie « celui qui est incapable de parler ». Ainsi est-il vrai qu'ailleurs, *infans* chaque fois, il nous arrive de perdre confiance dans le langage.

Oui, je crois que l'on régresse toujours un peu en voyage ; aussi il n'y a qu'à l'étranger qu'il me prend des nostalgies d'immortalité, des mélancolies vieillissantes de « sens absent » enfin révélé ou de « monde en gloire » avec de parfaits alignements de pelouses et de forêts, avec une juste proportion d'étincelles sombres et de lumière : la régularité rassurante des fleurs et des chevrons sur un tricot confortable. En nouer et dénouer les boucles, nouer et dénouer la fiction de l'univers. Retrouver demain la langue, une matière, heureuse entre tes dents.

Bientôt,

N.

Le \*\*\*

Ce lieu, bruyant, bigarré. On me regarde, on s'étonne de me trouver là, seule à ma table. Cette lettre, inutile, puisque je ne te la remettrai pas. Une heure à peine et elle aura perdu toute pertinence. Je commande un alcool. N'importe lequel, *pour le mot*. Je n'arrive pas à distinguer les langues : ça crie, ça vibre, ça rit. On parle aussi avec ses mains. On apprend à se perdre comme à se retrouver. On attend.

Une heure encore. Je t'imagine là où tu es, « grattant la porte des cieux ». Je souris... le ciel rendu à sa réalité... Tu voles et je t'écris cette ville où nous nous retrouverons, couleur de pierres, de fontaines et de clochers, avec ses femmes souriantes derrière les volets entrouverts. Paysage de ruines et d'oiseaux : on se fait à la mémoire comme si l'oeil suffisait désormais pour convoquer les dernières formes du monde. Écrire, pourtant. Faire durer un peu plus les signes, les phrases. Sortira-t-on jamais de l'attente, de l'inévitable dispersion ?

L.

---

*« Quand on a une langue  
on peut aller à Rome »,*

de Louise Dupré  
et de Normand de Bellefeuille,  
est paru aux éditions *nbi*,  
à Montréal, le 15 novembre 1986.

ISBN : 2-89314-078-5 / ISSN : 0704-1888

La présente édition  
chez Vertiges / Jean Yves Collette éditeur  
porte le numéro  
ISBN : 978-2-89854-456-9

© Louise Dupré,  
ayant-droits de Normand de Bellefeuille  
et Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2024

– 2 457<sup>e</sup> lecturiels –

**Lecturiels**

www.lecturiels.org